

ALBAN CERISIER

# Une histoire de *La NRF*

*nrf*

Gallimard

UNE HISTOIRE DE *LA NRF*



ALBAN CERISIER

UNE HISTOIRE  
DE *LA NRF*

*nrf*

GALLIMARD



*Une grande idée n'a pas assez d'un grand homme  
pour l'exprimer... Il faut que plusieurs s'y emploient.*

André Gide, Bruxelles, 1900



Ici, la littérature a tous les droits. Rien ne lui est opposable. Ni la religion ni la politique, ni les mœurs ni la morale, ni la tradition ni la mode. La parole de l'écrivain y est impunie parce que insoumise et irresponsable. Peu importe qu'elle soit considérée comme un don ou un effort, une aptitude ou une discipline, l'effet d'une grâce ou d'une règle conventuelle librement choisie. Seuls comptent l'intensité d'écriture et son pouvoir de révélation, cette singularité dans l'ordre de la connaissance et du discours qu'on lui accorde. Que l'on vienne à mettre en cause cette autonomie, et c'est tout l'édifice qui s'effondre. Cette littérature ne souffre pas les compromissions, les arrangements avec ce qui se passe dans un autre ordre que le sien. Et il n'est pas davantage question d'autorité pour la juger que pour la soumettre ; la critique et la création se rejoignent dans la reconnaissance d'un domaine qui leur est propre et qui, croisant tous les autres, n'en reste pas moins inviolé. C'est la « littérature survolante », diront certains ; c'est la littérature tout court, diront les autres. C'est en tout cas *La Nouvelle Revue française*, telle qu'elle s'est choisie : « sans prévention d'école ni de parti ». Une citadelle. Tout un monde et son rempart bien gardé.



La littérature autorise comme aucun autre langage. Elle peut tout dire. Elle est dégagée de la toile de responsabilités que tisse la vie sociale, familiale et citoyenne. Elle est libérée de l'obligation de faire sens sans délai et de se rendre utile à la communauté. Ici se manifeste l'aventure de l'esprit qui se sonde, s'interroge, cherche à se connaître et à se maîtriser, mais prend aussi le risque de se perdre. Ici se joue la possible révélation de l'homme par lui-même, sa « sincérité ». C'est le maître mot des hommes qui ont fondé la revue, également soucieux de la propriété des moyens — des mots, s'entend — mis en œuvre pour ne pas se mentir à eux-mêmes ni à leurs lecteurs.

Les hommes de *La NRF* ont voulu édifier cet oppidum voué à la seule littérature, à toute la littérature. Nul manifeste ni exclusive ; la porte est grande ouverte aux « hommes de qualité ». Passé le seuil, on y est reconnu et jugé au seul titre de la parole qu'on y dépose. Les habits restent au vestiaire. Gare à ceux qui voudront refermer la porte derrière eux. Aucune école n'y fera souche, aucune doctrine, aucun credo. La pensée « préoccupée », qu'on traquera sans relâche, n'y a pas droit de cité. D'où cette impression de flou, parfois, l'idée qu'on n'y joue pas gros bras.

Bien sûr, on n'y sera pas tous et toujours poètes ; et l'on ne se gardera pas de porter un œil sur ce panorama de bruit et de fureur, dont chaque parole porte l'empreinte. Le « grand sirocco de l'histoire » balaiera ses sommaires, les infléchira, en décidera parfois. Et fuyant l'éther du symbole, on cherchera même avec obstination et méthode la terre ferme, on se coltinera bien volontiers à la « vie ordinaire » et collective. À ces enfants de l'Affaire, qui savent désormais qu'ils peuvent se faire

entendre, le politique n'est pas demeuré abscons. Les appels à la réconciliation franco-allemande et à la construction d'une Europe de paix précéderont l'expression d'une irrésistible attraction pour « cette grande lueur qui se lève à l'est » et d'une opposition obstinée et polymorphe au fascisme. Mais en dernier ressort, même dans la tourmente du débat des années 1930, il n'aura jamais été question que de donner la parole aux écrivains et à ceux qui savent les juger pour ce qu'ils sont. Et précisément, ce n'est pas sur le terrain du pragmatisme qu'on entendra les juger. Ceux-là ne seront pas plus responsables que « le premier venu », quelle que soit l'audience de leur prise de parole en cette ère où l'imprimé est roi — notamment lorsqu'elle se fait à l'enseigne de *La NRF*, porte-voix et porte-signes. On pourra penser que ce déni de responsabilité — et partant d'efficace — est un mythe imaginé par Jean Paulhan pour dédouaner les écrivains de leurs errances idéologiques et, partant, la revue qui n'aura pas su avorter à temps de celle de Drieu la Rochelle. C'est une interprétation possible ; elle n'est pas pleinement convaincante, dans la mesure où l'idée se retrouve exprimée du début à la fin du siècle. Elle ne paraît pas que circonstancielle, ce qui, au demeurant, ne lui enlève rien de son utilité particulière à un moment donné de l'histoire.

Aussi bien serait-il vain de chercher à dégager un consensus, à discerner une unité de point de vue, tant esthétique que politique. L'iconoclaste *NRF* ! L'insaisissable *NRF* ! Quand on la pense sérieuse et austère, on la découvre farfelue, un peu anar ; quand on l'imagine élitiste, on la surprend à traquer le propre de la littérature chez les écrivains du dimanche ou dans les vide-greniers ; quand on la croit avant-gardiste, elle se montre

rétrograde, et inversement ; quand on la voudrait chapelle, elle se fait cathédrale, avec narthex et déambulatoire, vitraux rayonnants de leurs propres feux comme de la lumière qui les illumine... Jamais là où on l'attend vraiment, à l'image de son inspirateur « qui toujours flotte et revient d'Italie », André Gide : une poignée d'eau.

Car une revue, c'est un homme. La formule est ambivalente ; elle est de Mauriac, l'expert. Parle-t-il de cet homme de barre, ce spécialiste qui, dans le but de concevoir chaque mois un riche sommaire, se rend disponible à tous, concilie et fédère, organise et fait autorité ? Un vigile, en somme, qui veille sans repos à ce que le feu jamais ne s'éteigne dans son foyer ? Mais à lire une revue, on reconnaît aussi son maître : ses inquiétudes, ses obsessions, ses manies, ses emportements, ses déceptions, ses ambiguïtés. Et c'est bien aussi un dédoublement littéraire qui s'y joue. Avec *La NRF* d'André Gide, de Jacques Rivière ou de Jean Paulhan, c'est une évidence : la revue est à leur image. Avec celle de Georges Lambrichs et Jacques Réda, certainement encore. La revue devient chemin, déambulation, flânerie, et reconnaissance au passé, dédoublement perpétué. Une revue, c'est un homme ; et un homme, diront les historiens, c'est une époque. Il y eut les « années Gide » pour succéder aux « années Barrès » et précéder les « années Sartre » (celles des *Temps modernes*). *La NRF* incarne les premières et les célèbre jusqu'à aujourd'hui. Qui aurait été la figure pour incarner les suivantes, celles des années qui sont les nôtres ? Une revue n'est peut-être plus un homme ; elle est devenue et redevenue l'affirmation, modeste, d'une croyance, d'une foi : celle du pouvoir de la littérature à dire une part importante de nous-mêmes. Jacques Réda citait dans *La NRF* de septem-

bre 1988 un extrait d'un texte de son prédécesseur à la direction de la revue, Georges Lambrichs (« Se prendre aux mots ») : « La littérature est un acte de foi ; il suffit de cesser d'y croire pour qu'elle n'existe pas. En revanche, si l'on y croit, quelle évidence et quel pouvoir ! » *La NRF* s'est maintenue.

Mais avaient-ils seulement songé, les six fondateurs de *La NRF*, à quel point ce choix de la seule littérature finirait par engager leur revue plus que ne l'aurait fait sa soumission à un parti ou à une doctrine ? C'est là le paradoxe de cette histoire. Car la revendication d'exterritorialité n'a en rien « désobligé » ceux qui l'ont formulée. Bien au contraire. Elle les a engagés dans des querelles avec leur époque, multipliant les malentendus sur la nature de leur autorité et la portée de leur magistère. On l'a souvent considérée comme un lieu de perdition, un repaire de bandits, une sournoise entreprise de démolition... avant même de parler de ses sommaires et de son apport critique, romanesque ou dramatique, dont l'écho s'est démultiplié avec la maison d'édition de Gaston Gallimard — second visage du Janus de l'ère éditoriale. On lui aura fait dire tout et son contraire, à *La NRF*. On aura voulu la faire prendre pour ce qu'elle n'était pas. Elle aura été un sobre défouloir. Très bien, dira Gide. Sa revue se sera grandie à être inopportune, au point d'en devenir capitale. C'est là le signe d'une véritable autorité.

« Après tout, qu'est-ce que c'est qu'une entreprise (ou une aventure) ? C'est un serment qu'on s'est fait. » (Jean Paulhan à Marcel Arland, 31 octobre 1952.)



*La bonne échappée*



*France littéraire de 1909. Académisme, parisianisme, opportunisme... Un homme de son temps, que sa caste avantageait, s'est écarté du jeu. [...] Révision des valeurs, établissement du passif et réévaluation de l'actif ; les faussaires dénoncés comme des concussionnaires, les rhéteurs démasqués, les mages confondus, les parasites éconduits, et l'indigence découragée.*

Saint-John Perse,  
« Face aux lettres françaises, 1909 »,  
Hommage à André Gide, *La NRF*, 1951

Saint-John Perse est expert en stillations et sa parole est d'or. Son hommage à André Gide et à *La NRF* tombe juste. Plus que dans un résultat ou un bilan, il cherche à saisir l'homme et la revue dans une attitude. *La NRF*, avant d'être cet imposant massif qui intimide le plus vaillant alpiniste, évoque une science du placement : ce que ses fondateurs, et Gide en particulier, appellent donc leur « sincérité ». Ils ne s'en feront jamais qu'une morale pratique, non une doctrine. Elle les engagera à plus de discipline envers eux-mêmes, à plus de concentration sur leur œuvre et à moins de complaisance sur eux-mêmes et



leur époque. Mais cette sincérité sera aussi une invitation au voyage, incitant à aller voir ailleurs ce qui s'y passe, dans les replis oubliés de l'histoire littéraire, dans les contrées où d'autres voix se font jour, en des terres voisines que l'on penserait arides, infertiles ou fétides. Elle sera cosmopolite et aventureuse.

Le lien entre les choix personnels de Gide et l'histoire de *La NRF* se situe bien ici, dans ces incessants ajustements d'une perspective — à la façon d'un appareil d'optique, lui-même en déplacement, cherchant la juste focale. Le mouvement en est subtil et parfois contradictoire. Les nuances semblent infinies. Nulle assise sur laquelle solidement s'attacher. Nulle œuvre définitivement acquise : *La NRF* est une quête, une vigilance. S'y manifeste une utopie de la justesse, de la « propriété » d'un regard ou d'un mot. Et d'une juste révélation de soi-même.

Mais sa fondation s'inscrit dans la vie de Gide au terme d'une tardive maturation, comme si celui-ci avait eu besoin de beaucoup de temps pour trouver enfin l'instrument qui lui permît d'agir sur ses contemporains, d'éprouver tous les prolongements de son personnage littéraire. Les années qui l'ont précédée en forment la difficile genèse où, peu à peu, s'est vue confirmée la position originale occupée par l'écrivain et les siens auprès de leurs contemporains. Cette avant-histoire en est d'autant plus décisive : elle pose les fondations d'un édifice séculaire qui, sans elles, aurait pu s'effondrer à peine sorti de terre.

### *Le petit peuple des revues*

Les revues littéraires forment un peloton nombreux en ce début de siècle. On parle d'une « belle époque des

revues » qui, républicaine, s'étend de la fin du second Empire à la veille de la Grande Guerre. L'émancipation de l'information, de la critique et de la création est au cœur d'un mouvement où s'éprouvent des libertés civiles récemment acquises. L'imprimé, sous toutes ses formes, part à la conquête de nouveaux lecteurs, s'ouvre à des voies encore plus larges de diffusion, massive avec la grande presse, modeste ou confidentielle avec les revues. Si la plupart de ces dernières ne touchent qu'un public très limité, plutôt argenté, elles contentent toutefois la soif d'audience d'une nouvelle génération de prosateurs, critiques ou poètes — dont certains n'ont pas le sou —, offrant aux jeunes « amicales » qui les rassemblent une voie alternative aux firmes éditoriales en place. Les petites revues les aident à formuler ce qui les oppose et les distingue, tracent des lignes de partage, d'opposition ou de reconnaissance entre les groupes qui émergent, notamment à l'égard du commun héritage des aînés. Les « naturistes » y feront retentir au tournant du siècle leur appel vitaliste, une manière de retour à la terre ferme et à une parole sincère et spontanée, s'opposant à l'esthétisme un rien contourné d'une époque symboliste que certains croient révolue — sous-estimant la portée de l'héritage mallarméen, à l'inverse d'André Gide (pourtant traître à la cause, si l'on veut, avec *Paludes*, dont l'ironie cinglante ouvre une voie d'eau dans la nef symboliste, puis en 1897 avec *Les Nourritures terrestres* qui choqueront les puristes). L'unanimité de Jules Romains et consorts, le classicisme moderne à sa suite y trouveront également leur terrain. Ceux-là, comme d'autres, seront parrainés et soutenus par quelques « aînés » singulièrement attentifs à ces élans de renouvellement du climat littéraire, à l'image d'un Francis Vielé-Griffin dont la

signature sera largement plébiscitée par les jeunes revues. Le poète convoquera en retour leurs inspirateurs au rendez-vous de leurs responsabilités futures : « À vous Gide, on commence à soupçonner une pensée dirigeante », lance-t-il, visionnaire (ou bon observateur), en décembre 1898, dans une lettre qu'il adresse dans *L'Ermitage*, au lendemain de la mort de Mallarmé, à celui qui n'est son cadet que de cinq ans. Une balise manque au paysage ; absente, elle fera débat. Gide, qui admire Vielé-Griffin plus pour sa prose que pour sa poésie (objet de controverse avec Henri Ghéon, vers-libriste convaincu, cofondateur de *La NRF*), aura pris au sérieux cet appel. Mais Gide se défiera toujours de prendre la tête d'un tel ministère. On mesurera pleinement la sagacité de la prophétie dix ans plus tard, en 1908, lorsque le projet de fondation de *La NRF* verra le jour.

Le superbe isolement de l'écrivain, même feint, n'a plus cours. Il appartient à un autre temps. Bien sûr, les romantiques ont eu leurs cénacles, les parnassiens et les décadents leurs revues, souvent constituées autour d'un auteur ayant fait ses classes dans les cercles littéraires en place. Mais l'horizon s'est comme élargi. Il importe désormais de se faire entendre. Les seules revues n'y suffiront pas. L'époque est aussi aux manifestes publiés dans la grande presse, et particulièrement dans *Le Figaro* : Jean Moréas y présentera le symbolisme en 1886, Saint-Georges de Bouhéliier le naturisme dix ans plus tard. Il est temps pour les jeunes gens d'épanouir à leur juste mesure les dispositions individuelles, de faire corps sans chercher à tout prix l'unisson. Gide semble l'avoir mieux compris que quiconque. Au sein de ce microcosme éditorial où s'exprime son époque, il déploiera une stratégie de conquête d'un public — d'un public à *son* image, mul-

multiple et diffractée — et d'édification d'une œuvre collective, exclusivement littéraire. Face à lui se dressera un double écueil, traversé de courants contradictoires : celui de la dispersion et celui de la confusion. On peut autant se perdre en se donnant à tous qu'en se livrant à un seul. Gide, inclinant à éprouver son identité au travers de ce qui lui est *a priori* contraire (là réside la subversion), mais ne craignant rien de plus que de la voir se dissoudre ou défaillir, prendra garde à ne prendre résidence nulle part, à ne pas faire racines. D'où ses atermoiements légendaires, son intermittence et sa réserve instinctives. Là où il devrait se sentir le plus chez lui, à *L'Ermitage* ou à *La NRF* de Jacques Rivière, il n'y sera pourtant jamais tout entier, apportant le bémol aussitôt qu'il a donné le *la*, préférant souvent le silence au point d'orgue. C'est pourtant de là qu'il a parlé et par là qu'il a réuni.

De ce petit monde des revues émane une parole enthousiaste et aventureuse, un peu bavarde certes mais pas débraillée du tout. Octave Mirbeau, si loin que son activité journalistique le situe alors de cette constellation somme toute assez étriquée, lui rendra un souriant hommage dans son entretien avec Jules Huret sur l'évolution littéraire, publié dans *L'Écho de Paris* le 22 avril 1891 : « Je trouve que toutes ces "petites revues" [...], c'est ce qu'il y a, à l'heure qu'il est, de plus intéressant à lire. *L'Ermitage*, *Les Entretiens* et le *Mercur*, ça vaut tout de même mieux que *La Revue des Deux Mondes* ! Et les chroniques, et les critiques qu'on y lit sont diablement plus intelligentes et plus copieuses que les chroniques et les critiques de Sarcey et autres pisseurs de copie à six francs la colonne ! »

Un salutaire bain de jouvence, salué par le grand contempteur de toute théorie de la littérature, qui s'en pren-

DE L'INTÉRIEUR	125
<i>Considérations préliminaires, 1909</i>	127
<i>Un triumvirat de façade, 1909-1912</i>	134
<i>Un baptême, 1911</i>	170
<i>Gaston Gallimard au comptoir</i>	174
<i>Une recrue modèle : Jacques Rivière</i>	182
<i>Copeau l'intermittent, 1912-1914</i>	191
<i>Adieu aux fondateurs</i>	202
<i>Proust, bien sûr</i>	206
<i>Le temps des mobilisations, 1914-1919</i>	210
<i>Un coup d'État de Gaston</i>	227
<i>Les stigmates de la guerre</i>	233
<i>Rivière à la barre, 1919-1925</i>	246
<i>Paulhan en soutien, 1920-1925</i>	279
<i>Le joli temps des querelles</i>	302
<i>Enfin seul ?</i>	315
<i>Paulhan, les siens et les autres</i>	341
<i>« Il ne faut pas compter sur nous »</i>	383
<i>Le choix de Drieu</i>	407
<i>Avant-première</i>	452
<i>Troisième reprise</i>	482
<i>Vous avez dit déclin ?</i>	492
<i>Continuer le chemin</i>	507
EXTÉRIEURS	519
<i>Se vendre</i>	521
<i>« La NRF » en chiffres</i>	530
<i>Hors les murs</i>	541
<i>Le salut hors « La NRF »</i>	553
Index	
<i>Index des sujets</i>	571
<i>Index des noms de personnes, des œuvres et des périodiques</i>	579
<i>Sources et bibliographie : <a href="http://www.centenaire-nrf.fr">www.centenaire-nrf.fr</a></i>	



# Une histoire de la NRF Alban Cerisier

Cette édition électronique du livre *Une histoire de la NRF*  
d' *Alban Cerisier*

a été réalisée le 14/04/2009 par les Editions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage, achevé  
d'imprimer en janvier 2009 (ISBN : 9782070122554)

Code Sodis : N02261 - ISBN : 9782072022616